

LE CAUSEUR



SOMMAIRE.

Qui êtes-vous ? comment causerez-vous ? Réponse à ces questions. — De quoi nous ne causerons pas. — Les coudées franches. — La famille et le respect des enfants. — Rapports entre la famille et la causerie. — L'hospitalité du *Causeur*. — Un petit livre et un grand cœur : *Mos de Lavène*, par M^{me} Louis Figuié. — Une phrase de Currer-Bell sur les mariages de convenance ; une union disproportionnée. — Un procès en séparation ; le sort des enfants. — Les diverses sortes de courages : Pierre Bérard. — La soudure de l'aluminium, un bon procédé. — Le *Journal de l'âme*, les manifestations spirites, la *Vie unicéreuse*. — Une révolution médicale, le Docteur noir, le docteur Eugène Dally. — La catastrophe de Taganrok, un enfant qui bat sa mère. — Le carnaval et le théâtre.

Causer ! c'est bientôt dit. Mais de quoi et comment causerez-vous ? car enfin nous allons vous admettre au foyer de la famille ; vous viendrez prendre place entre l'aïeule et la mère, au coin du feu, tandis qu'autour de la table les jeunes filles travaillent, tandis que l'enfant, cette joie vivante de la maison, ce doux rayon de soleil éclairera cette scène intérieure.

Vous viendrez, — vous, causeur, vous, étranger, — vous asseoir parmi nous ; nous prêterons l'oreille à vos récits, à vos réflexions. Mais de quelle nature seront ces récits ? quelles seront ces réflexions ? Avant de vous donner l'hospitalité nous tenons à savoir non-seulement qui

vous êtes, mais ce que vous serez, quelles dispositions d'esprit et de cœur vous apporterez parmi nous.

Ils ont raison, ceux qui nous parlent ainsi. Et avant toutes choses, en prenant la plume pour commencer cette publication, nous éprouvons le besoin de dire comment nous la comprenons, dans quelles limites elle sera contenue, quel sera le sentiment auquel nous obéirons.

Ainsi que nous l'avons dit, dans un prospectus qui a déjà passé sous les yeux d'un grand nombre de lecteurs, nous nous attacherons scrupuleusement à éviter toutes personnalités, à fuir tous scandales. Nous ne nous ferons pas le vain écho des vains bruits du monde, par cette raison bien simple que nous n'allons pas dans ce qu'on appelle le monde; nous n'aimons ni ses bals, ni ses fêtes, ni ses réunions bruyantes, ni leurs petits propos. Notre plus grande joie, après le labeur de chaque jour, est de nous réfugier, loin de la ville et loin du bruit, dans une humble et paisible retraite, plus heureux de voir un bourgeon éclore, d'entendre les oiseaux gazouiller leurs amours que nous ne le serions de contempler les plus magnifiques splendeurs mondaines.

Mais si nous aimons la solitude et le silence nécessaire à la méditation, nous aimons plus encore le contact et les échanges humains.

Parmi ces échanges en est-il de plus doux, de plus charmants que la causerie? Chacun de nos lecteurs sera un ami avec lequel nous causerons familièrement, honnêtement, de tout ce qui sera de notre domaine au moment où nous tiendrons la plume.

De quoi causerez-vous ? Il nous serait plus facile de répondre si l'on nous demandait de quoi nous ne causons pas.

Ainsi, pas de politique sous aucune forme ! la nature de ce recueil nous l'interdit ; pas de discussions économiques, sociales ou religieuses. Ceux qui nous connaissent ou nous lisent habituellement, savent à cet égard quelles sont nos opinions et nos pensées ; nous les exprimons dans le journal le *Siècle*, qui veut bien nous offrir l'hospitalité de ses colonnes.

Ah ! j'oubliais : pas de finances non plus, pas le moindre bruit de bourse, pas la plus mince considération sur la hausse ou la baisse.

Quant à tout le reste, coudées franches. Nous irons ici et là, au gré de l'inspiration, au gré des événements. Lorsqu'un livre occupera l'attention publique, nous parlerons de ce livre ; si c'est un procès, si c'est une mode nouvelle, une œuvre d'art, une découverte scientifique, nous vous dirons ce que nous pensons de cette découverte, de cette œuvre, de cette mode, de ce procès. Nous arrêterons parfois vos regards sur ce qui passerait peut-être inaperçu de vous. De toutes choses nous extrairons le suc, la moralité, et nous n'oublierons jamais que nous sommes chez vous, à votre foyer ; que vos enfants, vos filles, vos sœurs peuvent nous entendre, alors même qu'ils ne nous écouteront pas, et nous respecterons toutes ces puretés, toutes ces innocences du foyer domestique, toutes les saintetés de la famille en un mot.

La famille ! Après le mot de Dieu, qui contient toutes les idées de droit et de devoir, d'amour et de respect, les

langues humaines n'ont pas de mot plus vaste, plus complet que celui-là.

Qui dit famille, dit patrie et humanité; car la famille est la base sacrée sur laquelle tout repose. Et ne vous étonnez pas si, à propos de ce qu'il y a de plus futile en apparence, à propos d'une causerie, nous parlons de cette grande et belle chose.

Entre la famille et la causerie il y a plus d'affinités qu'on ne croit. Si les liens familiaux se détendent, si le mari cherche des distractions hors de chez lui, si la femme est plus mondaine, plus avide de bals et de spectacles, plus luxueuse, plus dissipée qu'il ne conviendrait souvent à une mère de famille de l'être, et si, par suite, les enfants souffrent dans leur présent ou dans leur avenir de cet état de choses, il faut sans doute l'attribuer à plusieurs motifs, mais il faut l'attribuer surtout à ce que la causerie, ce charme souverain des relations sociales, a été proscrite. Causer, c'est mettre son esprit et son âme en contact avec d'autres âmes et d'autres esprits; c'est multiplier, par un honnête et bienveillant échange, la somme de nos sentiments, de nos pensées, de nos connaissances.

On ne cause plus aujourd'hui; on parle de la pluie ou du beau temps, de la hausse ou de la baisse, de politique ou de chiffons. Est-ce suffisant au besoin de communion que Dieu a mis en nous et qui, de part ou d'autre, cherche sa satisfaction?

Nous voulons donc causer avec nos lecteurs et nos lectrices de tout ce dont on ne cause plus assez dans le monde. Nous accueillerons les observations, les critiques qui nous seront adressées. Nous donnerons la parole à

qui voudra la prendre brièvement, rapidement, honnêtement, comme nous la prendrons nous-même.

Nous nous attacherons à tenir nos lecteurs au courant des événements qui se produisent dans le monde intellectuel, dans les lettres, au théâtre; nous ne serons cependant pas des nouvellistes. Il nous arrivera de négliger le principal pour l'accessoire, quand l'accessoire aura à nos yeux plus d'importance que le principal; le fonds pour la forme ou la forme pour le fonds, suivant que l'un nous paraîtra l'emporter sur l'autre.

Ainsi, par exemple, on a publié dans ces derniers temps de bien gros livres. Les plus gros ne sont pas les meilleurs! De préférence et tout d'abord, je vous parlerai du plus petit entre les petits.

N'a-t-il pas été écrit : Les derniers seront les premiers!

Ce tout petit livre a pour titre : *Mos de Lavène*; il est signé d'un nom déjà très-honorablement connu dans le monde scientifique, Louis Figuiet. Seulement, ce n'est pas M. Louis Figuiet, c'est M^{me} Louis Figuiet qui a écrit ce petit bijou méridional, et qui l'a écrit d'un cœur tout maternel. C'est la simple et touchante histoire d'une mère qui se dévoue à son fils, qui puise dans ce dévouement même des forces, des élans merveilleux.

Lisez ce petit livre et ne craignez pas de le laisser entr'ouvert sous les yeux de vos filles; nul poison ne s'y cache sous les fleurs. C'est un de ces récits charmants, tels qu'une femme, une mère seule peut les écrire.

Avez-vous lu un roman très-touchant et très-moral

intitulé *Jane Eyre*? Il a été traduit de l'anglais depuis plusieurs années déjà, et il se trouve, je crois, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*. Ce roman est dû à la plume d'une aimable femme qui est morte récemment, jeune encore, miss Bronte, célèbre en Angleterre sous le pseudonyme de Currer-Bell.

Rassurez-vous, je ne veux pas vous raconter *Jane Eyre*, ni *Agnès Grey*, ni aucun des romans de cet écrivain original; — n'est-ce pas déplorable qu'à une époque où tant de femmes distinguées se font un nom dans la carrière des lettres notre langue n'ait pas encore le féminin d'écrivain? — non, je ne veux pas vous raconter les romans de Currer-Bell, je veux seulement citer une phrase où la manie qu'ont les gens du monde de faire des mariages, pour ainsi dire au hasard, est vertement blâmée.

Une des héroïnes de Currer-Bell, miss Shirley, a un oncle qui veut lui faire faire un mariage parfaitement disproportionné, mais un mariage de convenance suivant le monde.

La fière jeune fille fait une sortie contre le monde qu'elle compare à Baal :

a Vous l'avez élevé sur un trône, dit-elle, vous avez placé sur sa tête une couronne et mis un sceptre en sa main. Voyez comme il gouverne! Voyez-le occupé à son œuvre de prédilection : faire des mariages! Il lie le jeune au vieux, le fort à l'impuissant. Comme autrefois Mézence, il enchaîne le mort au vivant. Dans son royaume est la haine, la haine sourde, la trahison de famille, le vice domestique, profond et mortel. Dans ses états, les enfants croissent sans aimer, entre des parents qui n'ont jamais connu l'amour; ils sont mis, dès leur enfance, au régime de la déception; ils sont élevés dans

une atmosphère corrompue par le mensonge. Tout ce que ce moderne Baal environne se précipite vers la décrépitude; tout décline et dégénère sous son sceptre. »

Cette phrase m'est revenue en mémoire ces jours derniers, et voici à quelle occasion :

J'étais dans la rue de la Chaussée-d'Antin. Par suite d'un de ces embarras si fréquents dans la circulation parisienne, une voiture à deux chevaux s'arrêta près de moi; je pus pendant quelque temps contempler à mon aise les personnes qui y étaient assises.

C'était un mariage; la fiancée, couronnée de fleurs d'oranger, était une pâle et charmante jeune fille de seize ans environ, une enfant ! Le mari était un homme de quarante-cinq ans au moins, et comme il tenait son chapeau à la main, je m'aperçus qu'il était déjà presque chauve. La jeune fille, distraite, regardait par la portière de droite, son compagnon par celle de gauche.

Un de mes amis passa et salua le couple qui se rendait à l'église. Je pris le bras de cet ami, et nous descendîmes ensemble vers les boulevards. Je le questionnai : « C'est un mariage de convenance, me dit-il, un mariage comme on en fait tant ! La jeune fille a une fortune modeste, mais M. X... est riche. C'est un ancien beau, un viveur. Il a eu du goût pour cette jeune fille qui ne l'aime pas, mais il y a une compensation : elle aura des cachemires et des diamants. Quelle aimable union cela fera dans dix ans d'ici et même avant ! »

Mon ami continua sur ce ton insouciant et léger. Je pensai aux enfants qui naîtraient de ce mariage; ce fut alors que la phrase de Currer-Bell me revint en mémoire.

Et, à ce propos, je veux dire deux mots d'un des plus

tristes procès en séparation qui aient jamais été plaidés devant des tribunaux français. Ce procès a été jugé ces jours derniers. Dieu me garde d'en reproduire les détails, ils sont ignobles; je veux seulement confirmer par un fait particulier l'observation générale de l'ingénieux écrivain que je citais tout à l'heure.

M. H..., au dire même de son avocat, est un pauvre enfant d'aventure, né des amours de passage d'un officier de la grande armée et d'une servante d'auberge. Elevé à l'école de la misère, tour à tour maçon, employé de commerce à Paris, puis à New-York, colporteur, marchand de bois, caboteur, libraire, que sais-je? Il devient riche; il séduit une belle jeune fille appartenant à une famille peu aisée et l'épouse malgré la disproportion des âges et des fortunes.

Ce qui résulte d'une telle union, vous le devinez; mais ce que vous ne devinez pas, ce que vous ne pouvez même soupçonner, ce sont les griefs infamants que chacun des époux articule contre l'autre.

Le tribunal, sagement, a séparé ces forçats du bague conjugal; se fondant sur les torts réciproques des époux, il a prononcé contre tous deux la séparation de corps. Mais les enfants, les pauvres enfants innocents, que deviennent-ils au sein de ces conflits domestiques? Ici, il y en a quatre. Le tribunal ordonne bien que celui-ci restera dans tel collège, que cet autre entrera dans telle institution, que cette petite fille sera placée au Sacré-Cœur, que la plus jeune, à raison de son âge, — elle n'a que deux ans, — est confiée *provisoirement* aux soins de sa mère. Mais dans quelles conditions grandiront-ils? quelle influence cette situation des parents exercera-t-elle sur leur moralité, sur leur avenir?

Ah! si les pères et les mères savaient quelle res-

ponsabilité ils assument devant Dieu, ils y regarderaient à deux fois avant de consentir à des mariages disproportionnés, si puissantes que soient les convenances de position, de rang ou de fortune qui semblent commander ces unions mal assorties ! Eh ! mon Dieu ! laissons donc la jeunesse à la jeunesse ! le parfum à la fleur !

Il y a bien des sortes de courage : tel affronte bravement la mort sur le champ de bataille et sous les yeux de ses camarades dont le cœur faillirait en toute autre circonstance périlleuse ; celui-ci regarde sans pâlir la bouche du pistolet dirigée sur sa poitrine par un adversaire, en duel, et tremblerait devant une insurrection ; celui-là a le courage civil au plus haut degré, cet autre sacrifiera sans hésiter son bonheur, son repos, sa fortune à ses convictions, et tous deux peut-être ne regarderaient pas la mort en face sans effroi.

Le courage sur le champ de bataille est, sans contredit, le plus commun parmi nous ; c'est aussi celui qui est le plus honoré.

Depuis plusieurs années, cependant, le gouvernement honore d'une façon particulière les actes de dévouement. Chaque trimestre, le *Moniteur* publie une longue liste des personnes qui se sont précipitées au milieu des flammes ou au sein des flots pour sauver des infortunés qui allaient y périr. Des médailles d'or et d'argent de diverses classes sont distribuées à ces courageux citoyens.

C'est beaucoup déjà, mais ce n'est pas assez encore. Depuis longtemps nous avons demandé, dans le *Siècle*, que l'homme qui, au péril de sa vie, sauve son semblable, fût glorifié et récompensé à l'égal de celui qui, sur un champ de bataille, donne la mort.

A plus forte raison le demanderons-nous pour celui qui réunit en lui tous les courages et qui, après avoir fait vaillamment ses preuves devant l'ennemi, sait exposer ses jours pour sauver un malheureux en danger de mort.

Le *Courrier de l'Isère* rapporte un fait des plus honorables pour Jean Bérard, soldat au 100^e de ligne, en congé temporaire dans sa famille près de Grenoble.

Un pauvre vieillard de soixante-trois ans, indigent et aveugle, est surpris par les neiges dans les hautes montagnes. L'avalanche l'entraîne sur une pente abrupte, elle va le précipiter au fond d'un gouffre immense lorsque, par un bonheur providentiel, il rencontre la saillie d'un rocher et s'y cramponne avec toute l'énergie du désespoir.

Ses cris sont entendus au loin par des enfants; l'alarme est aussitôt donnée, on accourt avec des cordages, mais le pauvre homme qu'il s'agissait de sauver était, pour ainsi dire, suspendu à plus de quarante mètres au-dessous du dernier sentier praticable, et les plus hardis hésitaient.

Pierre Bérard arrive sur les lieux, se fait attacher à mi-corps, et, à force de sang-froid, d'audace et d'adresse, après avoir déchiré sa chair contre les anfractuosités de l'abîme, parvient auprès du vieillard, le serre dans ses bras. L'ascension est plus pénible, plus dangereuse encore que la descente : tous deux enfin, le sauveur et le sauvé, parviennent sur le haut de la montagne aux applaudissements de la foule.

Vous aviez peut-être lu ce fait déjà ; il m'a tellement ému que je n'ai su me refuser au plaisir de le redire. Pierre Bérard a fait la guerre de Crimée : il était devant la tour Malakoff, il était à la prise de Sébastopol. Son

dévouement, cet acte d'humanité et de courage dans un pays perdu au milieu de nos Alpes françaises font de lui, ce me semble, quelque chose de plus qu'un soldat glorieux.

Vous avez entendu parler bien des fois déjà de l'aluminium, de ce métal aussi brillant, plus ductile que l'argent et qui est contenu en abondance dans le sol que nous foulons; vous avez pu, chez les bijoutiers, voir des broches, des bracelets, des épingles, des chaînes en aluminium. Grande était la difficulté de souder ce métal. Un de nos industriels, M. Ph. Mourey, a découvert cette soudure, et loin de garder pour lui seul son secret, il l'a généreusement livré à ses confrères et au public. Les démonstrations du procédé ont eu lieu devant un nombreux auditoire, dans le local de la société d'encouragement.

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser ou d'examiner l'invention de M. Mourey, mais on reproche si amèrement à notre temps son mercantilisme, qu'il ne faut pas laisser passer sans éloges l'acte d'un industriel qui met ainsi le fruit de ses recherches personnelles à la portée de tous pour aider aux développements et aux progrès d'une industrie nouvelle.

Je vous demande un peu pourquoi il n'y aurait pas un journal intitulé le *Causeur*? il en existe bien un qui a pour titre : *Journal de l'âme*. Il est vrai qu'il est imprimé à Genève. Ce journal, que M. le docteur Ræssinger a la bonté de m'envoyer, est destiné à la propagation des manifestations spirites ou extra-naturelles obtenues par l'intermédiaire de *mediums*.

Je ne sais pas pourquoi je n'ai pu encore attacher quelque importance à ce genre de manifestations qui a si vivement préoccupé la curiosité publique en France, et qui est très-populaire en Amérique. J'aurai l'occasion de m'expliquer à ce sujet lorsque j'entreprendrai mes lecteurs d'un livre très-original qui est sous presse, et dont on vient de me communiquer les premières feuilles. Ce livre a pour titre : *La vie universelle* ; il est à la fois le résumé et le complément d'un livre bien extraordinaire dont j'ai rendu compte autrefois dans le *Siècle* : *La clef de la vie*. *La vie universelle* touche à des questions très-graves, il est vrai, mais que la causerie et le *Causeur* en particulier peuvent aborder ; l'important, c'est de ne pas être ennuyeux, lourd, fatigant. Nous tâcherons d'éviter cet écueil.

Sommes-nous à la veille d'une révolution dans l'antique et solennel domaine de la médecine ? Nous avons eu récemment le procès des homœopathes et des allopathes, dont on s'est beaucoup occupé. L'homœopathie y a du moins gagné ceci : c'est qu'une foule de gens, qui ne la connaissaient que par l'éternelle plaisanterie sur les globules en mie de pain, ont eu l'occasion d'apprendre qu'elle constituait au moins une doctrine médicale très-sérieuse et très-féconde en résultats.

Aujourd'hui nous avons les guérisons vraiment miraculeuses opérées par M. le docteur Vriès, plus connu sous le nom du *Docteur noir*. M. Vriès est Indien, je crois, et possède des moyens de guérison très-efficaces, très-puissants, inconnus jusqu'ici à la science européenne. Qu'il soit le bienvenu !

D'un autre côté, un tout jeune médecin, M. le docteur

Eugène Dally, a soutenu et développé devant la Faculté de médecine une thèse très-remarquable sur le plan d'une thérapeutique nouvelle par le mouvement fonctionnel. Je connais depuis longtemps M. Dally père, un des praticiens les plus habiles de notre temps, et je l'ai vu faire des cures merveilleuses en soumettant ses malades à une série de mouvements, de frictions, de pressions, massage, etc., sans le secours d'aucun médicament interne ou externe.

Enfin, les bulletins scientifiques nous apprennent que M. Herpin a découvert un agent actif qui combat utilement une affection déplorable connue sous le nom de salivation mercurielle ; cet agent est le chlorate de potasse.

De façon ou d'autre, il faudra bien que la médecine finisse par guérir toutes les maladies. La nature a des remèdes contre tous les maux ; c'est aux savants de les découvrir. Tant que la médecine officielle sera impuissante à guérir, ne fût-ce qu'un seul malade, je ne comprendrai pas qu'on puisse blâmer les empiriques. L'empirisme n'a sa raison d'être que dans l'impuissance de la médecine.

On lisait hier devant quelques personnes le récit, qui nous a été apporté par les feuilles russes, d'une épouvantable catastrophe dont la mer d'Azow a été le théâtre. Trois mille habitants de Taganrok s'engagent sur une large et solide nappe de glace pour s'y livrer au plaisir d'une certaine pêche. Pendant qu'ils sont occupés à creuser des trous dans la glace et à jeter l'appât aux poissons, un vent du sud très-violent s'élève. Sous l'influence de la température tout à coup atténuée, la glace

fond sur les bords, la vaste nappe se détache et, pareille à un radeau emporté par la tempête, va s'abîmer en pleine mer. Des trois mille personnes, deux ou trois seulement sont revenues au rivage, à demi mortes de froid et de faim, sur un glaçon, seule épave de cet épouvantable naufrage.

— De deux choses l'une, s'écrie un jeune homme en entendant ces horribles détails, ou Dieu est injuste en permettant de tels malheurs, ou il n'y a pas de Dieu !

— Ce qui est injuste, ce qui est insensé, répond quelqu'un, c'est un pareil dilemme ; c'est que le fini veuille juger l'infini, que le périssable veuille juger l'Éternel, que l'homme veuille juger Dieu.

— Vous avez bien raison, dit un des assistants. Je me souviens que ma mère, autrefois, me racontait ceci : « Tu avais près de trois ans, cher enfant, quand nous fûmes obligés de te faire vacciner pour la seconde fois. Le médecin jugeait cette précaution indispensable ; il fallait te soustraire à la petite vérole qui exerçait alors de très-grands ravages. Ce ne fut pas une petite affaire. Tu jetas les hauts cris d'abord ; puis quand vint le moment où le docteur allait faire une légère déchirure à ton bras pour inoculer le vaccin, pendant que tu étais sur mes genoux, tu me frappas violemment au visage d'un joujou que tu avais dans les mains ; tu m'appelas des plus vilains mots que tu savais, et tu disais, à travers tes pleurs, que je n'étais plus ta mère, puisque je voulais te faire ou te laisser faire du mal. Et cependant je te préparais un grand bien, ajoutait-elle en m'embrassant, cette bonne mère ! »

Ce monsieur se tut ; tout le monde avait compris. Ne sommes-nous pas tous à l'égard de Dieu dans un état d'ignorance et d'imperfection mille millions de fois plus

grand que celui où cet enfant se trouvait vis-à-vis de sa mère qui voulait le faire vacciner.

Le premier numéro du *Causeur* faisant son apparition le dimanche gras, il serait malséant de ne rien dire du carnaval, de ses fêtes, des bals costumés ou masqués dont il est le prétexte ; mais que pourrions-nous dire de cette vieille tradition payenne qui va s'affaiblissant d'année en année ? Quand nous nous serions fait l'historien ou le romancier de quelques soirées du grand monde, quand nous aurions orné notre petit roman ou notre petite histoire d'initiales aristocratiques, quand nous vous aurions appris que le bœuf gras s'appellera cette année *Lombard* ou *Bastien*, en seriez-vous plus avancé ?

On danse beaucoup, on polke, on cotillonne, c'est une fureur, et je dis tant mieux ! On a toujours dansé, on dansera toujours tant qu'il y aura dans le monde des jeunes gens, des fleurs, de la verdure, des rayons de soleil. Heureux ceux qui dansent, heureux ceux qui aiment, heureux les heureux ! La vue des gens heureux ferait notre bonheur si elle ne nous faisait en même temps songer à ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, à ceux pour qui il n'y a plus ici-bas ni rayons, ni fleurs, ni verdure, ni jeunesse.

Décidément le carnaval ne nous réussit pas ; il donnerait une teinte sombre à notre causerie, et nous avons hâte d'abandonner ce *triste* sujet. Nous aurons dans trois jours l'éternelle promenade du bœuf gras, le char mythologique, l'escorte moyen âge et les tambours Louis XV. Le lendemain nous serons en plein carême ; on n'en dansera pas une polka de moins, mais on ira en grande

toilette au sermon l'après-midi, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Les théâtres n'en seront pas moins fréquentés non plus. Et une question qui nous est adressée nous revient en mémoire à ce sujet.

Que ferez-vous pour les théâtres ? nous dit un de nos correspondants, — car nous avons eu des correspondants avant de naître et des abonnés aussi.

Nous ferons pour les théâtres ce que nous ferons pour la littérature, pour les arts, pour les bruits du monde, pour les nouvelles ; nous en parlerons quand il y aura lieu d'en parler, mais sans parti pris, sans système, sans complaisance. Nous ne consacrerons pas de longues pages à vous narrer toutes les circonstances qui précèdent inévitablement le mariage de M. Alfred et de M^{lle} Caroline ; nous analyserons brièvement les œuvres dramatiques importantes. Ainsi MM. Plouvier et Barrière, qui viennent de faire représenter à la Porte-Saint-Martin un drame intéressant sous ce titre : *l'Outrage*, ont obtenu un éclatant succès, un succès d'émotion et de larmes.

Faut-il vous dire de quelle nature est cet outrage dont les conséquences tiennent pendant cinq actes l'auditoire attentif ? faut-il suivre l'intrigue en son dédale ? Nous ne parviendrions pas à vous intéresser. Mais il y a là une idée morale, celle du respect dont chacun doit entourer le foyer domestique, et nous aurons souvent occasion de la développer dans ces tablettes hebdomadaires.

LOUIS JOURDAN.



SOMMAIRE.

si le *Causeur* publiera des romans. Emma et Blanche. — *Herculanum*, de Félicien David. — *Les Chantres de l'adultère* et la censure; une proposition mal sonnante. — *La Tribune des linguistes*, la langue universelle; l'abbé Sotos-Ochando et les pionniers de l'avenir. — Le système des compensations; à quoi est bonne l'humidité? — L'éclairage électrique, un crocodile mangé par des rats. — La cruauté des animaux comparée à la cruauté de l'homme. — Correspondance, le pour et le contre.

« Ne publierez-vous pas de romans? » nous écrit une de nos abonnées.

Non, madame, ou du moins nous ne publierons jamais de longs romans enjambant d'une livraison sur l'autre. De toutes les formules que le journalisme a mises dans la circulation, aucune ne nous est plus désagréable que celle-ci : *La suite au prochain numéro*.

Il n'est déjà pas très-amusant de lire un roman par tranches quotidiennes; que serait-ce, mon Dieu! s'il fallait le lire par tranches hebdomadaires et attendre huit jours pour savoir ce que va répondre la comtesse Trois-Etoiles à M. de X... qui vient de se jeter à ses pieds et de lui faire une déclaration en bonne forme?

Non, nous ne publierons pas de romans, ou du moins de longs romans. Mais des romans en trois ou quatre pages, ce n'est pas impossible; et, tenez, en voici un d'autant plus intéressant qu'il est très-court.

Deux sœurs jumelles, fort jolies toutes deux, l'une blonde, l'autre brune, M^{lle} Emma et M^{lle} Blanche (le nom de famille est inutile) ont été élevées sous le même toit par une excellente et pieuse mère; elles ont sucé le même lait, reçu les mêmes principes, la même éducation.

Emma, la brune, est indolente, d'un caractère paisible et doux. Blanche a toute l'ardeur d'un sang méridional; elle est spirituelle, vive et même un peu colère.

A seize ans, leurs parents les conduisent dans le monde où, grâce à leur beauté et à leur fortune, elles sont accueillies avec enthousiasme. Bals, concerts, soirées, spectacles, il n'y a pas de fêtes sans elles.

Parmi les danseurs les plus assidus et les plus empressés de M^{lle} Emma, la brune, se trouvait un homme jeune encore, bien qu'il ne fût plus un jeune homme. Il ne portait pas un nom aristocratique : on l'appelait tout simplement Pierre Girard. M. Girard avait fait de bonne heure une assez jolie fortune dans les affaires, je ne sais lesquelles, peut-être à la bourse, qui sait ?

Pierre Girard, orphelin à quinze ans, abandonné de tous, avait fait un rude apprentissage de la vie. Les hasards de son existence le mirent en contact avec des natures vicieuses, parmi lesquelles il se pervertit légèrement. A trente ans, il avait passé par toutes les épreuves et par toutes les débauches ; toutefois l'honneur était sauf, et il se trouvait à cet âge en possession de quinze mille livres de rente, d'un égoïsme monumental, d'un souverain mépris de l'humanité et d'une santé délabrée par mille excès ; au demeurant, bon camarade et beau danseur.

Si Girard n'était pas tombé dans les bas-fonds du vice, il ne le devait qu'au souvenir de sa mère. Une mère ! c'est encore un ange gardien, même quand elle n'est plus près de nous !

Lorsque pour la première fois Girard rencontra dans un salon M^{lle} Emma, la brune, il se sentit attiré vers elle par une de ces mystérieuses sympathies qui décident parfois en un clin d'œil de toute la destinée. Emma

avait dans son sourire bienveillant, dans son calme regard quelque chose qui rappelait à Pierre le regard et le sourire de sa mère.

Il emporta dans son cœur l'image de la jeune fille et trouva le moyen de se faire présenter dans toutes les maisons où les deux sœurs étaient reçues.

Les femmes ont un instinct particulier qui leur révèle l'effet que leur beauté produit sur le cœur ou sur les sens d'un homme, avant même que l'homme se soit rendu compte de ce qu'il éprouve.

Emma, toute indolente qu'elle fût, devina bien vite que Pierre allait l'aimer, et elle-même envisageait sans trop de terreur cette perspective.

Ce qu'Emma devina, Blanche l'avait deviné avant elle. Chaque fois qu'elle avait dansé ou valsé avec M. Girard, emportée dans les bras de cet homme, elle avait éprouvé une sorte de vertige, un trouble secret.

Lorsque Blanche sentit naître, je dirais volontiers flaira, l'amour de Pierre Girard pour sa sœur et le retour dont celle-ci était disposée à le payer, sa nature ardente, jusque-là contenue, se révéla. Elle mit dehors toutes les voiles de sa coquetterie; elle déploya toutes ses grâces félines pour attirer sur elle l'attention de Girard. La pauvre Emma n'était pas de force à lutter contre un si redoutable adversaire; elle ne sut pas retenir ce cœur qu'elle avait la première captivé.

Sous le souffle de Blanche, le feu mal éteint des plus mauvaises passions de Pierre Girard, ses plus grossiers désirs se réveillèrent; un nuage voila ses yeux et l'empêcha de voir le doigt de sa mère qui, certainement, lui montrait un plus doux sentier. Pierre aima ou crut aimer Blanche et demanda sa main.

Sa demande fut acceptée. Emma tomba malade peu

de temps après ; Blanche seule put soupçonner la cause de ce mal. Le mariage eut lieu ; Emma voulut assister, quoique très-faible encore, à la cérémonie, et prier pour le bonheur de sa sœur chérie.

Pour arriver plus tôt au dénouement, franchissons deux années. Après avoir fait des prodiges de charité dans les ambulances et dans les hôpitaux de la Crimée, une religieuse mourait à Constantinople ; cette religieuse était Emma. Le jour même où la nouvelle de sa mort venait frapper au cœur sa famille désolée, M. et M^{me} Pierre Girard déposaient, chacun de son côté, au parquet, une demande en séparation de corps.

Ce n'est pas là un roman, direz-vous. C'est peut-être une histoire. Prenez le récit pour ce qu'il est et pour ce qui vous plaira. Histoire ou roman, peu importe ! il y a là matière à réflexion.

Il n'est pas de semaine qui n'ait son événement ou ses événements, à Paris. L'événement musical dont on s'entretient en ce moment est la première représentation du nouvel opéra de Félicien David : *Herculanum*.

La curiosité publique avait depuis longtemps été surexcitée par les discussions relatives à la paternité du libretto. Chaque jour c'étaient de nouvelles prétentions. Celui-ci avait eu l'idée, cet autre avait imaginé telle ou telle combinaison scénique. Enfin MM. Méry et Térance Hadot sont restés maîtres du champ de bataille ; ils ont été proclamés vendredi soir les pères de l'enfant devant une brillante assemblée, ma foi !

Jamais la salle de l'Opéra n'avait été plus splendide ! que de diamants ! quelles brillantes toilettes ! Mais avant tout que je vous dise combien cette musique du jeune

maestro auquel nous devons le *Désert*, *Christophe Colomb*, *Moïse au Sinai*, la *Perle du Brésil*, tant de symphonies ravissantes, combien cette musique ressemble peu à la musique courante, bruyante, fatigante que l'on nous sert depuis si longtemps. Quelle orchestration fine et délicate ! quel flot charmant de mélodies ! quel berce-ment harmonieux !

Lorsque j'entends une musique qui me laisse froid ou indifférent, on me dit : C'est que vous n'y entendez rien ; c'est de la musique savante ! Que m'importe qu'une musique soit savante si elle ne m'émeut pas. L'art consiste précisément à dissimuler la science, à la parer de fleurs. La musique qui ne va pas droit à l'âme, qui ne la remue pas dans une de ses fibres, qui ne fait pas aimer et rêver, n'est pas de la musique.

Félicien David est, parmi les compositeurs modernes, celui qui éveille le plus délicatement les sentiments mélancoliques ou tendres de l'âme humaine, qui transporte le plus son auditeur au milieu des grands spectacles de la nature. Il est à la fois peintre et poète. Il doit être profondément savant dans son art, je l'ignore ; je ne sais par quels procédés il atteint ses effets, mais ce que je sais bien c'est qu'il chante et fait chanter délicieusement son orchestre ; c'est que sa phrase musicale est à la fois large, pure et très-simple, qu'elle saisit et impressionne. Je n'en demande pas davantage.

Toutes les qualités qu'il avait déjà si heureusement déployées dans ses précédents ouvrages se retrouvent à des degrés divers dans sa nouvelle partition, qui a eu un très-grand et très-légitime succès.

Quant au sujet du poème, je n'en puis dire grand-chose : c'est l'orgie romaine expirant sous les débris d'Herculanum. Il y a sans doute de beaux vers, je ne les

ai pas lus encore, et les chanteurs mangent si bien les mots qu'il est impossible de se faire une idée de la valeur d'un livret à une première audition. Il m'a fallu entendre plus de soixante fois les *Huguenots* avant de saisir ce vers très-remarquable pourtant :

Ses jours sont menacés ! Ah ! courons l'y soustraire !

Deux poètes aussi habiles que MM. Méry et Hadot doivent avoir écrit des vers plus français.

Les décorations d'*Herculanum* sont splendides. Madame Borghi-Mamo, qui joue le rôle d'une reine orientale, M^{me} Lauters, MM. Roger et Ohin ont chanté avec beaucoup de goût et de talent la musique de Félicien David.

Une petite brochure — j'offense peut-être l'auteur, je devrais dire un petit livre — a soulevé une question intéressante qui n'est pas près d'être résolue, celle de l'influence que la littérature exerce sur les mœurs, et des moyens qu'il convient d'employer pour que cette influence soit salutaire.

Ce petit livre donc a pour titre : *Les Chantres de l'adultère*, et prend à partie Georges Sand, Alexandre Dumas, Emile Augier, Gustave Flaubert, l'auteur de *Madame Bovary*, et Ernest Feydeau, l'auteur de *Fanny*.

Nous n'avons pas à défendre ces écrivains contre l'accusation que l'on dirige contre eux : celle d'avoir contribué à pervertir les mœurs en faisant l'apologie de l'adultère. L'accusateur nous paraît avoir forcé tant soit peu les couleurs et exagéré les griefs de ses justiciables. Tous les poètes, tous les romanciers, les moralistes eux-mêmes ont pu critiquer l'institution du mariage en ce

qu'elle a de vicieux ou d'abusif dans la pratique, sans que pour cela ils aient été les chantres de l'adultère. La littérature reflète les mœurs sociales, et on ne peut lui faire un crime de ce que ces mœurs ne sont pas parfaites, de ce que tous les mariages ne sont pas des nids de tourterelles. Molière, qui a mis si hardiment le doigt sur les plaies vives du ménage, n'était pas le chantre de l'adultère, que nous sachions, lui qui est mort le cœur saignant de ces plaies douloureuses !

Aussi n'est-ce pas à l'acte d'accusation que nous voulons nous arrêter. Nous voulons dire un mot seulement du moyen que propose l'auteur du petit livre dont nous parlons pour empêcher la littérature de corrompre les mœurs, et l'obliger au contraire à les vivifier et à les assainir : la Censure !

Superbe ! Le moyen n'est pas neuf ; il a été expérimenté pendant de longs siècles, il n'a jamais rien empêché. Et cela se comprend. De deux choses l'une : le censeur est intelligent ou il ne l'est pas. S'il ne l'est pas, il est incapable de juger, il donne à tout hasard un passe-port aux méchants et le refuse aux bons ; s'il est intelligent, il comprend bien vite qu'il fait un sot métier et s'en dégoûte, ou bien il donne sans scrupule son visa aux œuvres vraiment remarquables qui mettent le mieux en évidence les vices et les travers de la société.

Proposer la censure littéraire c'est un non-sens. La liberté est encore le meilleur correctif au mal plus ou moins réel dont on s'afflige. Vous trouvez que Georges Sand, Emile Augier, etc., etc., écrivent des livres dangereux ; au lieu de vous lamenter et d'appeler à votre secours les ciseaux des censeurs, écrivez un bon livre ou un beau drame. Allez sur le terrain de vos adver-

saires et combattez-les en conquérant vous-même l'attention du public au profit des saines doctrines.

Avec la censure préalable, si sévère qu'elle soit, la littérature fait plus de mal que de bien ; avec la liberté, elle est pareille à la lance d'Achille, elle peut guérir elle-même les blessures qu'elle fait.

Il existe à Paris une société internationale de linguistique dont les membres élaborent les questions les plus ardues relatives à la philosophie des langues, aux études philosophiques, à la réforme orthographique, à l'établissement d'un alphabet universel et d'une langue universelle. Cette société a un organe non officiel : c'est une revue mensuelle ayant pour titre *la Tribune des linguistes*, où j'ai lu des travaux très-remarquables. J'avoue que je ne puis me défendre d'une vive sympathie pour ces patients érudits, ces hardis chercheurs qui se prennent corps à corps avec des travaux, des recherches arides pour préparer des progrès à si longue échéance.

Je suis convaincu qu'un jour, lorsque tous les peuples seront unis par des lignes électriques, lorsque la locomotion aérienne aura succédé à la locomotion actuelle par les chemins de fer, qui constituent évidemment un mode de locomotion très-barbare encore, lorsque la navigation à vapeur aura acquis la vitesse des locomotives sur les chemins de fer, je suis convaincu, dis-je, qu'alors une même langue réunira toutes les intelligences comme une même monnaie, de mêmes poids et mesures serviront tous les intérêts.

Il ne faut jamais dire : c'est impossible ! L'avenir réalisera bien d'autres rêves.

Mais ce que j'admire, ce que je voudrais que chacun

admirât, c'est la foi, c'est le patient effort de ceux qui préparent obscurément, courageusement le lointain avenir.

Je me souviens d'un excellent homme, un chanoine espagnol, M. Sotos-Ochando, qui avait la bonté de m'entretenir de temps à autre de ses travaux de linguistique relatifs à la création d'une langue universelle. Mon ignorance, plus encore que mes occupations quotidiennes, m'a empêché de seconder comme je l'aurais voulu l'entreprise de ce savant modeste ; mais il me permettra bien de lui payer ici le tribut de ma sympathie.

Un jour, M. Sotos-Ochando prenait la peine de développer devant moi ses idées. Deux personnes entrèrent, et je priai l'abbé de ne pas s'interrompre. Quand il fut sorti, un des visiteurs me demanda en riant comment je pouvais perdre mon temps à écouter de pareilles billevesées. « Ces billevesées, lui dis-je, ont beaucoup d'analogie avec celles que racontait Salomon de Caus, lorsqu'il prétendait que la vapeur était une force, et qu'avec cette force on pouvait changer la face du monde. Pauvre fou ! on l'enferma à Bicêtre, où il expia, comme Galilée,

L'impardonnable tort d'avoir trop tôt raison.

Aujourd'hui nous lui dressons des statues. De même la postérité, continuai-je, bénira peut-être un jour le nom de ce digne homme, que vous considérez aujourd'hui comme un maniaque ! »

Béranger avait bien raison. Respect à ces pionniers de l'avenir, à ces fous sublimes, alors même qu'ils ne feraient faire qu'un rêve heureux au genre humain !

Le système des compensations, s'il n'est pas neuf, est au moins consolant. On a dit souvent, et nous le croyons, qu'il n'y a rien d'inutile dans la création. Si le bien absolu n'existe qu'en Dieu, le mal absolu n'existe pas du tout.

Ainsi nous maudissons l'humidité qui ronge les murs de nos habitations, détériore nos toitures et nous crible de rhumatismes. Eh bien ! l'humidité a du bon ; elle est un préservatif contre le choléra. C'est ce qui résulte d'un savant mémoire présenté à l'Académie par M. de Ruolz, le célèbre inventeur de la dorure et de l'argenture des métaux au moyen des procédés électriques.

En consultant les précieux documents recueillis par M. Blondel, administrateur en chef des hospices de Paris, pendant les épidémies cholériques de 1832, 1849 et 1854, M. de Ruolz a réuni une collection de faits hygrométriques assez complète pour qu'on puisse en induire l'incompatibilité du choléra et des localités humides.

Pendant l'épidémie de 1832, le mois d'avril, qui fut celui de la plus grande mortalité, fut aussi le mois le plus faible de l'hygromètre. De juin à juillet, recrudescence du mal et nouvelle baisse de l'hygromètre ; enfin, en septembre, l'hygromètre monte et la mortalité diminue.

Les observations hygrométriques manquent pour 1849, mais en 1854 on constate la même coïncidence entre l'intensité épidémique et l'état hygrométrique de l'atmosphère.

Un fait plus concluant encore est signalé par M. de Ruolz. La ville de Lyon, dont le climat est constamment humide, à cause de sa situation entre les deux fleuves qui la traversent, a toujours été préservée du choléra,

bien que les nombreux émigrants qui fuyaient le choléra du Midi, de la Suisse ou du nord de l'Italie, soient venus chercher un refuge momentané à Lyon, ou même que plusieurs d'entre eux y soient arrivés déjà atteints de ce mal terrible.

Les rapports officiels avaient précédemment constaté que les personnes exerçant des professions qui les obligeaient à vivre dans des lieux humides, sur les bords des fleuves, ou à faire de l'eau un usage habituel, avaient plus que d'autres échappé au fléau. Chez les blanchisseuses, par exemple, la mortalité a été relativement très-faible. A Londres, on a remarqué que les cas de choléra étaient moins nombreux là où l'administration avait fait arroser à grande eau la voie publique, les façades et les toits des maisons.

Ainsi donc nous voilà avertis. Ne nous plaignons plus si amèrement ni de l'humidité, ni de la sécheresse. Nous venons de voir que la première peut nous préserver du choléra ; qui sait si nous ne découvrirons pas demain l'utilité de la seconde ? Dieu fait bien ce qu'il fait.

Autre bonne nouvelle. L'éclairage électrique, dont l'emploi est très-borné aujourd'hui à cause de l'élévation de son prix de revient, va pouvoir devenir d'un usage facile et populaire.

Ce qui rend ce merveilleux éclairage fort cher, c'est que l'industrie ne sait pas encore utiliser le sulfate de zinc, qui est le résidu de cet éclairage, comme le coke est le résidu de l'éclairage par le gaz. Supposez que l'industrie ne puisse utiliser les divers résidus de la fabrication, et l'éclairage au gaz sera plus cher, plus impossible encore que l'éclairage électrique.

Un manufacturier du Puy-de-Dôme, M. Doulut, a trouvé un emploi au sulfate de zinc qui prend naissance

dans le liquide excitateur des piles actuelles. En versant une dissolution de sulfure de baryum dans la dissolution du sulfate de zinc provenant des piles voltaïques, il obtient un produit qui peut remplacer très-avantageusement, pour les divers usages de la peinture, la céruse et le blanc de zinc. Cette première opération laisse elle-même un résidu qui, au moyen d'une seconde opération, peut servir à précipiter de nouveau le zinc des piles.

Encore quelques pas faits dans cette voie et nous pourrons voir nos cités éclairées, pendant la nuit, par des lunes artificielles et permanentes.

Ces incessantes découvertes de la science sont vraiment admirables. L'homme asservit de plus en plus la nature à la satisfaction de ses besoins. On sait les dangers que présentait autrefois l'usage de la faïence à émail de plomb. Un savant allemand, M. Hardtmuth, inventa un émail qui ne contenait pas une parcelle de métal délétère.

La substance principale qui entrait dans la composition de ce nouvel émail, l'acide borique, ayant triplé de prix, on craignait que, pour satisfaire à la loi du bon marché, l'industrie ne fût obligée de revenir à l'émail de plomb; mais le même savant se remit à l'œuvre et, avec un désintéressement qu'on ne saurait trop louer, il vient de publier la formule d'un nouvel émail sans plomb et d'une exécution très-économique.

Puisque les savants sont en si bonne voie, ils devraient bien trouver un moyen de détruire la pire espèce des roageurs, celle des rats, qui pullule de plus en plus dans nos villes, et qui cause à notre marine de si grands dommages. Un navire arrivé ces jours derniers à Nantes avait à bord, entre autres animaux, un énorme crocodile en-

fermé dans une caisse. Les rats ont, sans plus de façon, mangé le malheureux crocodile. Je ne verserai pas des larmes de ce nom sur cet événement, mais vous conviendrez que des navires habités par de tels hôtes sont exposés à de grands dangers. Un officier de marine a fait un calcul duquel il résulte que le dommage causé par les rats, à la marine française seulement, peut s'évaluer à plus de vingt millions de francs par année. Quand des animaux nuisibles coûtent si cher à nourrir, il y a tout avantage à trouver le moyen de les détruire.

On parle de la cruauté de certains animaux. Malgré l'exemple que nous venons de citer, nous affirmons que c'est une erreur. Il n'y a pas d'animaux cruels. Quand les carnassiers et les oiseaux de proie, quand les gros poissons ont faim, ils poursuivent et tuent les animaux plus faibles qu'eux, mais c'est pour se nourrir. Il n'y a qu'un être vraiment cruel sur la terre, c'est l'homme ! non parce qu'il tue les bœufs, les moutons, le gibier, le poisson nécessaires à sa nourriture, ce qui est évidemment son droit et même son devoir, mais parce que seul il torture son semblable pour le plaisir de le torturer, de le faire souffrir, avant que la vie ne s'éteigne en lui.

Grâce au progrès de nos mœurs, — progrès très-réel quoi qu'on en puisse dire, — la torture n'existe plus en France. La peine de mort a été réduite à sa plus simple et plus rapide expression. Il semble impossible d'appliquer la peine de mort plus humainement qu'on ne le fait aujourd'hui. Un jour viendra, nous l'espérons, où la peine de mort sera supprimée ; mais un progrès qu'il faut souhaiter plus ardemment encore est l'abolition de toute espèce de tortures.

Un journal californien raconte qu'un Chinois a été condamné à la peine de mort par le plus sauvage des supplices : la privation du sommeil. Deux gardiens, que l'on relevait toutes les heures, étaient chargés d'empêcher le condamné de dormir. Le huitième jour, ce malheureux implorait comme une faveur suprême la mort par un supplice quelconque : le feu, le pal, la décollation, au gré de ses bourreaux.

On est resté sourd à sa prière ; la sentence a été exécutée, et ce malheureux n'a succombé que le dix-neuvième jour, et dès le dix-huitième la douleur de l'insomnie avait épuisé ses forces. Vous figurez-vous un supplice plus atroce, une barbarie plus raffinée ?

Oh ! mon Dieu ! quand donc tous les hommes, tous les peuples, toutes les sectes, toutes les races s'inspireront-ils de votre bonté ?

Et ce n'est pas seulement chez les barbares que nous rencontrons ces exemples de cruauté légale. Les nations les plus civilisées ont encore dans leur législation pénale ou dans leurs règlements pénitentiaires des traces de sauvagerie qu'il serait temps de faire disparaître.

Dans les prisons américaines on soumet les prisonniers indisciplinés au supplice de la douche pendant une ou deux heures, un supplice qui engendre la folie ou l'idiotisme.

En Angleterre, les peines corporelles sont encore en usage dans l'armée de terre et de mer ; il n'y a pas bien longtemps les journaux racontaient qu'un soldat était mort sous les coups d'un fouet armé de pointes d'acier.

Le trône d'Angleterre est occupé par une femme, par une mère de famille. Il me semble qu'à sa place je jugerais la dignité de ma couronne incompatible avec l'existence de rigueurs si inhumaines.

On comprend, à la rigueur, la peine de mort, l'esprit et le cœur se refusent à comprendre la torture.

« Paris, 9 mars 1859.

» *A monsieur le rédacteur du CAUSEUR.*

» Monsieur,

» Je viens de recevoir votre première brochure, et je vous demande la permission d'exprimer en toute sincérité le sentiment que m'a fait éprouver sa lecture.

» J'ai retrouvé sans doute dans cette causerie familière les qualités que vos lecteurs habituels aiment dans vos écrits : un cœur droit, un esprit honnête s'y font sentir ; mais votre causerie n'est-elle pas un peu trop s'rieuse, trop austère ? Vous faites patte de velours, c'est très-bien ; mais vous avez des griffes, et il faut parfois s'en servir. Je ne vous demande ni des méchancetés, ni des personnalités, ni du scandale ; je sais qu'on vous les demanderait en vain, mais je voudrais un ton plus dégagé, plus vif, plus piquant, plus mondain. Il faut de la vertu, mais pas trop n'en faut.

» Pardonnez-moi, monsieur, ces observations et ces critiques ; elles sont dictées par une très-réelle sympathie.

» Agréez, etc.

C. F. »

« Nantes, 8 mars 1859.

» Monsieur le rédacteur du *Causeur*,

» Bravo ! monsieur. C'est bien là ce que nous attendions de vous : une causerie à la fois familière et élevée que nos filles, nos sœurs peuvent écouter sans rougir.

» Continuez dans cette voie, et je vous répons du succès. Pas de cancans, pas d'échos du monde grand ou petit, pas de ces anecdotes plus ou moins apocryphes qui fourmillent dans tous les *anas* ! Vous êtes devenu l'hôte de notre foyer, parlez-nous un langage qui aille à l'âme, qui instruisse en moralisant.

» Vous allez trouver bien téméraire le provincial qui os exprimer ainsi son opinion ; mais, que voulez-vous, monsieur, je ne partage pas tout à fait l'opinion des Parisiens sur la province. Nous ne sommes ni si arriérés ni si niais qu'on veut bien le dire.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

M. D. »

Nous avons choisi, parmi les nombreuses lettres qui nous ont été adressées, ces deux petites éptres, parce qu'elles résument assez fidèlement les observations très-diverses dont notre publication a été l'objet dès son début. Ces critiques et ces éloges nous prouvent une chose que nous savions depuis longtemps : c'est qu'il est bien difficile de contenter tout le monde et son père.

Nous avons et nous aurons toujours pour les critiques de nos lecteurs tous les égards qu'elles méritent ; mais nous nous permettrons à notre tour de faire remarquer à nos honorables correspondants qu'ils se sont peut-être un peu trop hâtés de juger.

Nous entreprenons une œuvre assez sérieuse sous une apparence frivole, et nous espérons que, Dieu aidant, cette œuvre sera de longue haleine. Le concours si empressé et si honorable pour nous, d'un grand nombre de souscripteurs, assure au moins la durée du *Causcur*. Mais est-ce bien sur une seule livraison, dans laquelle il fallait, avant tout, expliquer notre pensée et définir notre but, qu'on peut asseoir un jugement ?

Nous serons, à l'occasion, aussi vif, aussi pimpant que M. C. F. peut le désirer, sans pour cela franchir les limites dans lesquelles M^{me} M. D. nous engage à rester. Nous demandons seulement qu'on nous fasse crédit d'un peu de temps.

LOUIS JOURDAN.



SOMMAIRE.

Profil de salon : une femme du monde. *Un beau mariage*, par Emile Augier et Edouard Foussier ; jugement d'un homme du monde. — Les écueils du mariage. Les femmes arabes, par le docteur Perron ; Salomon et la reine de Saba. — Le poème de Mireille, par F. Mistral. — Le père César mort à cent trente-huit ans ; la légende des noyés du Rhône. — Première et deuxième représentations de *Don Giovanni*. Deux critiques au lieu d'un.

— Etiez-vous hier soir au bal costumé de M^{me} X... ? demanda la maîtresse de maison à une jeune dame encore occupée à installer et à déployer dans son fauteuil la vaste envergure d'une robe fort élégante.

— Oui, madame, répondit-elle, et je vais au-devant de la question que vous ne manquerez pas de m'adresser : je portais un fort beau costume d'Albanaise que mon frère m'a rapporté de son voyage en Orient. Le bal a été très-brillant, très-animé ; on a dansé jusqu'à cinq heures du matin ; le souper était excellent. M^{me} de G... était richement costumée en sultane, ce qui donnait à son mari un faux air de pacha à trois queues dont le pauvre homme semblait fort embarrassé. M^{lle} M... était charmante en Suissesse ; malheureusement ce costume laissait voir ses jambes maigres qui sont, je crois, sa seule imperfection. Mais quelle jolie figure, quels beaux cheveux noirs ! elle m'a donné la fantaisie du ranz des vaches... Ah ! j'y pense ! pourquoi n'êtes-vous pas venue, chère ? Je m'attendais d'un instant à l'autre à vous voir faire une entrée triomphale.

— J'étais souffrante et fatiguée, un peu de repos m'a guérie. Dites-moi, la belle M^{me} B... y était-elle ?

— Oui, et cependant moins belle que d'habitude ;

c'est une des rares femmes auxquelles la poudre ne sied pas. L'éternel M. R... était auprès d'elle et ne l'a pas quittée. Je ne comprends pas qu'une femme, assurément irréprochable, souffre ainsi des assiduités qui ne peuvent avoir pour elle un très-grand charme, et qui finissent toujours par être compromettantes. Du reste, puisque M. B... n'y trouve rien à redire, je ne sais pas pourquoi le monde se montrerait plus sévère que le plus fort intéressé.

— Et M^{me} H... devait être là ?

— Oh ! splendide ! la reine du bal sans contredit ! Elle portait avec une grâce parfaite un costume indien qu'un ami intime de son mari, le capitaine W..., de la marine anglaise, lui a rapporté de Calcutta ou de Bénarès. Quelle femme charmante ! quel esprit toujours jeune et incisif ! J'ai failli irriter contre moi un de mes danseurs pour avoir dit que M^{me} H... était aussi heureuse mère qu'heureuse épouse, puisque son fils, jeune homme de la plus belle espérance, venait d'être admis à l'École polytechnique. « C'est impossible ! s'écriait-il, je viens de polker avec elle tout à l'heure, et elle ne paraît pas avoir plus de vingt-cinq à vingt-six ans. » Le fait est qu'on ne lui donnerait pas son âge ; il faut la voir en toilette du matin et en plein soleil pour consentir à croire qu'elle est la mère de son fils. C'est le contraire de ce qui arrive pour son mari ; ce pauvre M. H... est si cassé, si vieilli par ses rhumatismes et sa goutte qu'on a de la peine à ne pas le féliciter sur les succès de son petit-fils.

— Mais, chère amie, qu'avez-vous donc et sur quelle herbe avez-vous marché ? dit en riant la maîtresse de la maison, vous êtes méchante aujourd'hui comme un petit lion, vous griffez vos meilleurs amis.

— Moi ! reprit-elle d'un air si candide qu'on n'eût pas hésité, suivant une expression proverbiale, à lui donner le bon Dieu sans confession. Vous eussiez dit une de ces jolies petites couleuvres qu'on voit, au mois d'août, dans la forêt de Fontainebleau, dérouler leurs gracieux anneaux au soleil.

La porte du salon s'ouvrit, d'autres personnes entrèrent. Le cercle s'élargit. Les jeunes femmes chuchotaient entre elles ; quatre personnes s'installèrent autour d'une table de jeu et firent le whist. La conversation, un instant interrompue et livrée aux *à parte*, reprit son caractère général à l'arrivée d'un personnage qui semblait être l'oracle et l'Asmodée de ce salon. M. Hermann était un homme de quarante ans environ ; ses yeux bleus avaient une vivacité et une expression étranges. Le farneux solitaire qui savait tout, voyait et entendait tout n'était qu'un ignorant auprès de M. Hermann.

Il fut assailli de questions de la part des hommes et des femmes. « Quelles nouvelles apportez-vous ? Êtes-vous allé à l'ambassade ? Aurons-nous la guerre ? Qu'a fait la bourse ? Comment se porte M^{me} F... ? Quel temps fait-il ? Etiez-vous à la première du Gymnase ? etc. »

M. Hermann répondit en peu de mots et, malgré l'apparence allemande de son nom, sans le moindre accent germanique, à cette avalanche de questions. Politique, affaires, diplomatie, spectacles, romans, modes, chiffons, bals, réceptions officielles, il parla de tout avec aplomb et avec esprit. C'était un homme universel, à la fois sérieux et plaisant, ayant réponse à tout. Lorsqu'on lui demanda des nouvelles de M^{me} F..., sa parente :

— Très-bien, répondit-il, elle était au Gymnase en bonne santé, en belle humeur et en grande toilette.

— Et à ce propos, que dites-vous, lui demanda une de

ses interlocutrices, de la nouvelle pièce, *Un beau mariage?*

— Je dis que pour peu que les auteurs dramatiques et les écrivains continuent à s'occuper du mariage, ils finiront par en dégoûter les gens. M. Scribe, du moins, dans son beau temps, faisait de louables efforts pour maintenir l'institution à sa hauteur ; il mariait une jeune fille à un vieux soldat, c'était un mariage de raison, et la jeune fille émerveillée chantait à la fin de la pièce, sur un air très-connu, cette maxime mémorable :

Ainsi que moi tu le sauras, Suzette !
On aim' toujours le pèr' de ses enfants !

Ce n'était là sans doute ni de la littérature ni de la poésie de premier ordre, mais c'était à la fois moral et consolant. Les vieux garçons reprenaient courage et s'enhardissaient, on se mariait enfin. Aujourd'hui, les auteurs ne sont occupés qu'à montrer au public le revers de la médaille conjugale qui, comme toute médaille pourtant, a son endroit. Aussi, qu'arrive-t-il ? on se marie moins, des myriades de jeunes filles montent en graine, sainte Catherine étouffe sous ses innombrables coiffures, la population diminue, les hommes qui se marient ne se décident que lorsque la jeunesse les a fuis sans retour. Eh ! mon Dieu ! qu'on laisse donc le mariage tranquille ! J'avoue que, pour mon compte, je suis furieux contre le théâtre, contre le roman, contre les moralistes qui semblent avoir organisé une conspiration antimatrimoniale.

Il y a de mauvais ménages, dit-on, et on prend plaisir à étaler leurs plaies secrètes. Parbleu ! voilà une belle découverte ! il y en a eu de tout temps des mauvais

ménages ! On ne se marie pas précisément pour être heureux ; on se marie pour accomplir un devoir social, et l'accomplissement d'un devoir n'est pas toujours chose fort gaie.

Voilà maintenant M. Emile Augier et son collaborateur, M. Edouard Fournier, qui trouvent mauvais qu'on fasse de beaux mariages, c'est-à-dire qu'une jeune fille pauvre épouse un monsieur sur le retour qui lui apporte le luxe, la fortune, la vie au grand air, ou réciproquement. Quoi de plus moral cependant que d'appeler à une existence supérieure un être placé dans des conditions d'infériorité où il n'aurait pu se développer ?

On vient nous dire que ces êtres-là ne s'aimeront pas, qu'il naîtra entre eux mille occasions de conflit, d'humiliation ; c'est possible ! mais qu'importe !

— Comment, qu'importe ! dit quelqu'un, mais il me semble que le bonheur ou le malheur importe beaucoup, bien qu'ils nous viennent du même auteur, et que ce soit là leur unique ressemblance.

M. Hermann persista dans sa thèse, la développa avec assez de verve, puis, revenant à la pièce d'Emile Augier :

— Figurez-vous, dit-il, un petit monsieur n'ayant ni sou ni maille, portant un nom parfaitement obscur et osant prétendre à la main d'une riche héritière. On a la bonté d'accueillir sa demande ; il épouse M^{lle} Bernier et fait ainsi un très-beau mariage, un mariage inespéré. Vous vous imaginez peut-être qu'il va se trouver le plus heureux des hommes. Erreur ! Parce que sa femme et sa belle-mère comptent sur lui pour les conduire dans le monde ; parce qu'il est obligé, — voyez le grand malheur ! — de faire avec elles un charmant voyage en Italie ; parce que sa belle-mère lui fait personnellement une pension de 6,000 francs et qu'en outre elle a la

bonté de lui prêter gracieusement de l'argent pour un de ses amis intimes, ce monsieur se fâche, se trouve humilié, opprimé, et finit par quitter le domicile conjugal pour aller se réfugier dans une mansarde où il se livre à des expériences de chimie qui réussissent et finissent par le poser convenablement dans le monde scientifique et industriel.

Que conclure de là ? C'est que les riches ne doivent épouser que des riches et élever autour d'eux une barrière impénétrable, former une tribu dans la nation ! Ce serait absurde !

J'écoutais depuis longtemps ce verbiage qui m'étourdissait.

— Il me semble pourtant, observé-je avec timidité, qu'il y a une autre conclusion, une autre moralité à tirer de cette œuvre dramatique : c'est que l'homme pauvre qui épouse une jeune personne très-riche doit apporter dans le ménage son contingent de talent, de gloire, de travail pour conquérir l'estime et la considération de tous, sinon on le prendra avec raison pour un étalon à l'engrais.

M. Hermann finit par convenir que je n'avais pas tout à fait tort. Quand je quittai le salon, il était en train de démontrer que la crinoline avait fait son temps, et qu'une révolution prochaine allait inévitablement modifier de fond en comble le frêle échafaudage des toilettes féminines.

On ne renonce pas au mariage autant qu'il plaisait à ce bon M. Hermann de le dire ; jamais l'état civil n'eut tant à faire. Ce n'est pas le mariage que l'on attaque dans certaines œuvres contemporaines, ce sont les abus,

les inconvénients, les dangers de toute nature qui se produisent dans le mariage.

Parce qu'on dit aux navigateurs : Prenez garde ! avant de vous lancer sur l'Océan, consultez les cartes marines, sachez où sont les écueils, les bancs de sable, les roches à fleur d'eau ; connaissez la nature des courants, leur degré de permanence ; apprenez à nager, etc. ; parce qu'on donne de si sages conseils aux gens qui confient leur destinée à la mer, est-ce à dire que l'on veuille supprimer l'Océan ?

Il est certain que le mariage est une mer qui a ses écueils et aussi ses orages. La femme y court plus de dangers que l'homme ; la moindre atteinte la blesse mortellement ; l'homme y résiste mieux parce que sa nature et la loi lui créent une situation qui n'a aucune analogie avec celle de la femme. Les écrivains qui signalent aux femmes les écueils conjugaux, qui prennent à tâche de relever leur courage, de leur donner conscience de leur valeur, de leur dignité, de leur mission, font donc une œuvre louable.

Depuis que les sociétés humaines existent, on dit à la femme qu'elle est inférieure à l'homme. La femme laisse dire, courbe d'abord la tête devant son prétendu maître, et peu à peu conquiert l'égalité, non cette égalité ridicule et impossible qui consisterait à faire de la femme un homme en jupons ou de l'homme une femme en pantalons, mais l'égalité dans la diversité des fonctions attribuées à chaque sexe.

Nulle fonction ici-bas n'est supérieure à celle qui consiste à mettre des enfants au monde, à les allaiter et à les élever convenablement. Les femmes de tout temps et de tous pays ont bien senti, malgré tous les sophismes et toutes les oppressions, qu'en remplissant cette mission

vraiment sainte elles avaient droit à tous les respects, à tous les égards.

Notre ami, M. le docteur Perron, ancien directeur de l'école de médecine du Caire, aujourd'hui directeur du collège arabo-français, à Alger, a publié un livre qui met cette vérité en grande évidence. Ce livre a pour titre : *Femmes arabes avant et depuis l'islamisme.*

Certes, l'islamisme est loin d'avoir fait pour la femme ce qu'a fait le christianisme, qui l'a élevée et ennoblie; mais il est curieux de suivre à travers cette multitude de faits historiques, de légendes, si habilement groupés par le docteur Perron, l'incessant effort des femmes arabes pour conquérir dans la famille et dans la tribu la place à laquelle elles ont droit. Je ne sais rien de plus intéressant que cette lutte permanente, patiente, poursuivie de génération en génération à travers les siècles, de la faiblesse contre la force brutale; lutte qui, en définitive, profite plus au vaincu qu'au vainqueur, car l'homme s'améliore en proportion du respect qu'il a pour sa compagne.

Que de choses intéressantes dans ce volume du docteur Perron ! Je trouve dès les premières pages la célèbre légende de Salomon et de la reine de Saba ; mais la vraie légende de l'Orient.

Salomon, prévoyant qu'un jour la Mecque serait le tombeau de Mahomet, voulut y faire un pèlerinage par anticipation ; il partit avec sa cour et son armée. Jugez de ce que devait être le cortège de ce grand monarque par ce seul fait : Pour la nourriture de la caravane il fallait égorger tous les jours cinq mille chameaux, autant de bœufs et vingt mille moutons.

Salomon se dirigea du côté de l'Yemen et trouva ce pays si beau qu'il ordonna d'y planter les tentes. Toute

la création était à ses ordres, sans compter les djinns. Dès qu'il s'arrêtait, les oiseaux déployaient leurs ailes au-dessus de sa tête et lui faisaient de l'ombrage. La huppe qui, de son œil pénétrant, voit l'eau au-dessous de la terre, était chargée de découvrir les sources. Salomon demanda de l'eau ; on fit immédiatement appeler la huppe. La huppe était absente. Salomon se promit de lui faire tordre le cou quand elle arriverait. — D'où viens-tu ? lui demanda le roi irrité. La huppe, qui se nommait Yafour, répondit qu'elle venait de visiter, au fond de l'Yemen, un magnifique empire gouverné par une femme, l'illustre Bilkis ; que Bilkis était d'une beauté éblouissante, etc.

Entendant cela, le sage Salomon se radoucit, et il écrivit aussitôt à la reine de Saba une lettre peu polie, par laquelle il lui ordonnait de se rendre auprès de lui. La huppe est chargée du message. Elle pénètre dans l'appartement de la reine, qui dormait à ce moment, et dépose la lettre auprès d'elle.

Grande fut la surprise de Bilkis. Si Salomon est tout simplement un roi puissant, dit-elle, je ne me rendrai pas auprès de lui ; si au contraire il est vraiment prophète, je n'hésiterai pas à faire acte de déférence.

Bilkis dépêcha auprès de Salomon une ambassade magnifique, et eut recours à d'ingénieux moyens pour éclaircir ses doutes. Les envoyés revinrent auprès de la reine, et lui assurèrent que Salomon était vraiment un prophète. La reine alors se mit en marche avec une escorte fabuleuse. Salomon, informé de sa visite, fit des préparatifs somptueux pour la recevoir.

Mais les génies, les djinns, les chaitans craignaient que le roi ne se laissât séduire par les charmes de Bilkis ; ils savaient qu'elle était splendidement belle, mais

ils savaient aussi, ces méchants démons ! que Bilkis avait un défaut, un seul : ses jambes étaient velues.

Les djinns proposèrent donc à Salomon de préparer, pour recevoir la reine de Saba, un palais féérique dont le sol serait en pur cristal, et, au-dessous de ce cristal, on ferait arriver de l'eau peuplée de poissons aux nageoires d'or.

Salomon y consentit, et les djinns se réjouirent. Notre maître, pensaient-ils, verra ainsi que Bilkis a les jambes velues, et il n'éprouvera aucun amour pour elle. Pourquoi aussi une grande reine comme la reine de Saba ne portait-elle pas de bas ?

Bilkis arriva sans défiance. Salomon la reçut avec tous les honneurs dus à son rang, et fut frappé de sa beauté. Il aperçut bien dans les reflets du cristal les fatales jambes, ce qui lui donna un instant à réfléchir, mais l'amour était entré dans son cœur et il se maria avec Bilkis.

Que de légendes de ce genre, que d'anecdotes, de poésies dans ce livre si intéressant du docteur Perron ! Je vous raconterai un autre jour les croyances arabes à l'endroit de Jésus et de la vierge Marie.

Des légendes et des poésies orientales aux poésies et aux légendes de notre Midi il n'y a qu'un pas. Ce n'est, il est vrai, ni le même sentiment, ni la même foi qui les a inspirées, mais elles sont écloses au même soleil.

Un poète, un vrai et grand poète vient de nous apparaître, et un pareil événement n'est pas assez commun pour que nous ne le saluions pas avec joie. M. Frédéric Mistral a écrit un poème qui sera l'éternel honneur de notre belle et chère Provence. Il est vrai que ce poème

est écrit en vers provençaux d'une harmonie et d'un rythme délicieux ; mais l'auteur a eu l'heureuse idée de placer en regard du texte une traduction littérale qui permet à tous les lecteurs d'en pénétrer les beautés. Combien, parmi ceux qui admirent le Dante, n'ont jamais pu le lire dans le texte original ! Beaucoup aussi admireront Frédéric Mistral sur la foi d'une traduction !

Le sujet du poème est simple et touchant. Mireille est la fille unique d'un de ces patriarches dont le type s'est conservé çà et là au fond de nos campagnes ; qui ont sous leurs ordres de nombreux serviteurs, qui dirigent eux-mêmes leur vaste exploitation agricole, mettent la main à la charrue, vivent, en un mot, simples paysans eux-mêmes, de la vie des paysans.

Dans ces poétiques contrées que le Rhône découpe si capricieusement avant d'aller se perdre dans la Méditerranée, non loin d'Arles, un pauvre vieux vannier et son fils Vincent vivent ensemble dans une misérable cabane sur les bords du fleuve. Ils vont à travers champs vendre les produits de leur travail, et exercent sur place leur industrie. Ils arrivent un soir, épuisés de fatigue, chez Ramon, le père de Mireille. L'hospitalité est la vertu de nos campagnards méridionaux. Les serviteurs sont assis autour d'une table de pierre, et c'est Mireille elle-même qui les sert. Vous voyez que Mireille, pour être la plus riche héritière et la plus belle fille du pays, n'est pas pour cela une petite maîtresse.

Vincent, le pauvre vannier, est un beau garçon de seize ans. Il aime Mireille et Mireille l'aime. Vincent a vu du pays dans ses courses vagabondes, Mireille n'a jamais quitté la Crau. Vincent raconte ce qu'il a vu, les légendes qu'il a recueillies, et la jeune fille reste pour ainsi dire suspendue à ses paroles.

A travers mille épisodes charmants de grâce et de fraîcheur où viennent se refléter les mœurs, les usages locaux, les traditions méridionales, les courses de taureaux, la cueillette des olives, la vente des troupeaux, l'éducation des vers à soie, la moisson, etc., l'amour des deux jeunes gens se développe. Ramon a fait les grandes guerres de l'Empire ; le vieux vannier a couru sus aux Anglais sous les ordres du Bailli de Suffren. Tous deux racontent leurs grandes épopées.

Il n'est bruit à dix lieues à la ronde que de la beauté de Mireille, de sa richesse. On demande de toutes parts la main de Mireille et Mireille refuse obstinément.

Vincent enfin se décide à avouer à son père qu'il aime la jeune fille.

Le vieillard aurait vu les montagnes bondir comme des béliers qu'il en eût été moins surpris qu'il ne le fut de l'aveu de son fils. Comment ! un pauvre vannier ambulante va prétendre à la main de Mireille, la fille du riche Ramon ! Vincent cependant insiste tant et si bien que son vieux père risque cette audacieuse démarche. La scène entre ces deux hommes est magnifique.

Ce qui prouve que l'humanité n'a pas changé depuis six mille ans, c'est que les choses se passent au fond des campagnes les plus reculées comme à la ville, chez le patriarche comme chez le citadin. Vincent est bel et bien refusé.

Folle de douleur, Mireille sort de la maison paternelle pour aller faire un pèlerinage aux *Saintes*, petit village situé sur nos côtes de la Méditerranée, où Magdeleine, Marthe, Maximin, Lazare abordèrent sur une fragile barque, après la mort du Sauveur. Là, Mireille meurt, jeune et douce martyre d'amour, en souriant aux saintes femmes qui lui montrent le ciel.

J'ai besoin de dire que ce n'est même pas là le squelette de cet harmonieux poème, une des œuvres poétiques les plus remarquables que notre temps aura produites. « Quel dommage ! disait-on devant nous, que ce poème soit en vers provençaux ! » Quel dommage aussi qu'Homère, Virgile, le Dante, Pétrarque, Shakespeare, Milton, Camoëns n'aient pas eu la délicate attention d'écrire en vers français leurs poèmes immortels.

Un nègre nommé César, ou plutôt le père César, vient de mourir aux Etats-Unis à l'âge de cent trente-huit ans. — C'est beau ! dit quelqu'un. — C'est triste ! réplique un autre. — En quoi peut-il y avoir, dans un pareil fait, quelque chose de beau qui nous impressionne, ou quelque chose de triste qui émeuve notre pitié ?

La vie ne nous appartient pas ; elle est un dépôt dont nous avons l'usufruit. Dieu donne et reprend ce dépôt quand il lui plait, suivant les desseins de sa Providence éternelle et suivant la loi qui régit la création entière depuis le brin d'herbe jusqu'aux astres immenses.

Lorsque devant un exemple de longévité nous nous écrions : C'est beau ! évidemment nous ne voulons pas dire que l'homme qui vient d'accomplir ce long pèlerinage a fait une action héroïque ; notre exclamation signifie tout au plus que, pour avoir franchi ainsi la limite assignée à l'existence humaine, cet homme ou cette femme a dû être sobre, calme, modéré dans l'exercice de toutes ses facultés.

Mais est-il triste d'atteindre les plus lointaines limites de l'âge ? Oui et non ! Oui, si cette longue vieillesse a pour compagnes les infirmités du corps, l'abandon, la

misère ! Non, si au contraire elle est environnée d'affections, de repos, de bien-être relatif, ce qui est rare ! Nous plaignons généralement les êtres qui meurent dans la force et dans l'éclat de la jeunesse. Ils sont cependant les favorisés du ciel, ceux-là ! puisque Dieu a limité leur tâche actuelle, puisqu'il les soustrait aux désillusions, aux mécomptes, aux plus rudes épreuves de la vie présente. Mais la vie qui nous vient de Dieu est éternelle comme Dieu lui-même. La mort n'est pas un terme définitif ; elle n'est qu'une des étapes de la vie, un de ses temps d'arrêt, une de ses transformations. Nous retrouvons au delà du tombeau ce que nous avons préparé au deçà, soit en bien soit en mal ; nous y retrouvons le grand principe de la rétribution suivant les œuvres.

Dans ce poème de *Mireille*, dont je parlais tout à l'heure et dont je n'ai pas dit tout le bien que j'en pense, le poète a mis en action une légende méridionale que ces réflexions me remettent en mémoire. Chaque année, pendant la nuit de Saint-Médard, tous ceux qui ont perdu la vie accidentellement ou volontairement dans les flots du Rhône, vieillards, mariniers, jeunes garçons, jeunes filles folles d'amour, tous quittent leur demeure humide, puis arrivés sur la berge ils allument un cierge et cherchent les bonnes actions qu'ils ont faites pendant qu'ils étaient sur la terre. Chacune de ces bonnes actions se change en une fleur, et leur ensemble forme un bouquet qu'ils vont offrir à saint Pierre qui leur ouvre alors les portes du Paradis. Ceux qui n'ont rien trouvé retournent douloureusement, dès que la nuit cesse, au fond du fleuve parmi les algues vaseuses.

Que l'on meure à seize ans comme Juliette ou à cent trente-huit ans comme le père César, c'est toujours ce

bouquet de honnes actions qu'il faut cueillir et offrir à Dieu.

Anc de Buridan, âne célèbre, bête immortelle ! je commence à comprendre tes perplexités et tes hésitations, car me voici, comme toi, placé entre deux picotins.

Je reçois successivement la visite de deux jeunes amis.

— Voulez-vous, me dit le premier, insérer dans le prochain numéro du *Causeur* quelques lignes sur la reprise de *Don Giovanni* au Théâtre-Italien ? Je n'ai pu assister à la première représentation, mais j'étais à la seconde, et en voici le compte rendu fidèle.

— Je vous remercie, dis-je, je lirai cela ce soir et nous en causerons demain.

J'ai à peine fait quelques pas, le second de mes jeunes amis m'aborde :

— Comme tu ne vas que très-rarement aux Italiens, me dit-il, j'ai pensé que je te serais agréable en écrivant quelques lignes pour le *Causeur* sur la première représentation de la reprise de *Don Giovanni*, de Mozart.

Tiens ! pensai-je, j'ai abondance de biens ; heureusement que, suivant la sagesse des nations, cela ne peut nuire. Voyons ! écoutons !

Premier manuscrit : « Le succès a été au moins douteux ; des murmures nombreux se sont fait entendre plusieurs fois lorsque la musique de Mozart était par trop mal exécutée. Mario n'est plus assez jeune, n'a plus assez de verve, assez de brio pour enlever ce rôle, qui ne souffre pas de médiocrité. Il n'a été que passable, et le public s'attendait à mieux. On reprochait au ténor d'avoir consenti à transposer un rôle écrit pour baryton ; on disait avec raison que l'on avait nui à l'ensemble en

touchant à l'œuvre du maître, et le public ne trouvait pas dans l'interprétation une compensation au sacrilège. Quant à M^{me} Frezzolini, mieux vaut ne pas en parler : ou elle est sublime ou elle est nulle, et malgré toute l'admiration que nous inspire son talent, nous devons avouer qu'elle n'a pas été sublime. Le trio des masques, chanté par Galvani, par M^{me} Guerrabella et M^{me} Frezzolini, a été attaqué faux, et malgré les efforts tentés par les trois exécutants il leur a été impossible de rentrer dans le ton, etc., etc. »

Bon ! voilà pour la seconde représentation, où les choses paraissent s'être passées assez mal. Voyons maintenant ce qu'on dit de la première.

Deuxième manuscrit : « Mario est bien toujours le ténor favori du public. Jamais en effet don Juan plus distingué, plus charmant ne chanta avec plus d'esprit, de suavité et surtout plus de perfection la romance du second acte, qui a été redemandée avec des enthousiasmes et des applaudissements frénétiques. M^{me} Persiani a retrouvé des notes délicieuses. Mais tout le succès de la soirée a été pour M^{me} Frezzolini, qui s'est montrée, comme toujours, tragédienne émouvante autant que cantatrice accomplie. Elle était en voix et rappelait le souvenir de ses plus beaux jours. *Le trio des masques*, que l'on a fait bisser et que l'on voulait entendre une troisième fois, a été vraiment conduit et soutenu par elle, etc. »

Avais-je tort d'invoquer ton souvenir, âne de Buridan !
Âne immortel !

Auquel entendre de ces deux critiques ? Ils peuvent avoir raison tous les deux, puisqu'ils n'assistaient pas à la même représentation.

LOUIS JOURDAN.